Reportage

Dans le théâtre des *Pyrénées*

Une chasse éprouvante, des paysages somptueux, des cerfs qui le sont tout autant… La montagne au firmanent.

reportage et photos ***Jean-Pierre Decourt***

CALUM DICKSON/ALAMY

Jean-Bernard Portet, président de la Fédération départementale des chasseurs de Haute-Garonne, et Cédric Cabal, technicien de cette même fédération, qui se révélera un guide plus qu'averti. À gauche, scène d'approche et une vue du village de Cier-de-Luchon. Tout est prêt, il ne reste plus qu'à trouver les animaux…

Attablés à la terrasse du *Café de la Paix*, une institution luchonnaise sur laquelle veille chaleureusement l'ancien rugbyman Michel Montsarrat, nous savourons les dernières heures du jour. Nous sommes au tout début du mois d'octobre, l'air sent encore l'été, la fraîcheur qui tombe peu à peu n'a pas la brutalité de celle de l'hiver. Après une longue route depuis Paris, l'instant est délicieux. C'est la première fois que nous venons dans cette partie des Pyrénées, en Haute-Garonne.

La ville semble un peu assoupie, comme engourdie par le poids des souvenirs et des crinolines second Empire qui lui ont donné ses lettres de noblesse. À l'époque de la vogue des stations thermales pyrénéennes, lancées par l'impératrice Eugénie, toute l'élite européenne s'y pressait pour faire l'éprouvant voyage jusqu'à Luchon. Lamartine, Flaubert, Maupassant, le roi du Maroc, Alphonse XIII, José María de Heredia, Sacha Guitry ou encore Mauriac, tous voulaient voir et encore plus y être vus. Le train arrivé en 1873 et le casino construit sept ans plus tard feront de Luchon l'une des capitales françaises de la villégiature, rivale de Deauville ou de Biarritz. Las, depuis la fin des Années folles, le temps a passé, les modes aussi et, aujourd'hui, la ville compte d'avantage sur les retombées du tourisme de la station de sports d'hiver voisine de Superbagnères que sur les folies des grands de ce monde, partis sous d'autres cieux.

Jean-Bernard Portet, président de la Fédération départementale des chasseurs de Haute-Garonne, vient de nous rejoindre, les yeux brillants et un large sourire aux lèvres. C'est la deuxième fois que nous nous rencontrons, mais nous avons l'impression de nous connaître depuis de nombreuses années. Demain matin, nous allons partir ensemble chasser le cerf à l'approche. *« Tout est prêt. Il ne reste plus qu'à trouver les animaux… »*, nous dit-il, un brin mystérieux. Sur cet espoir, nous nous séparons et reprenons la route jusqu'à Cier-de-Luchon où se trouve notre gîte.

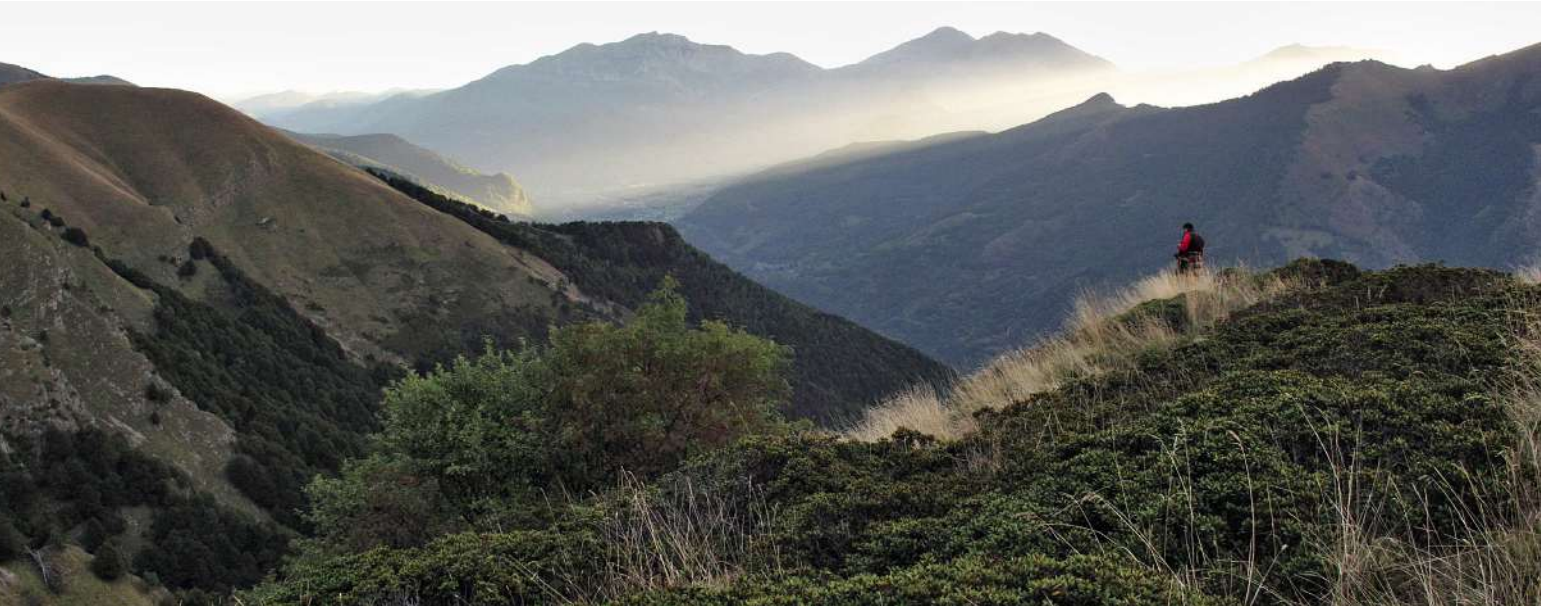
La nuit est glaciale et d'épais nuages cachent le ciel. Le temps a viré à la pluie. Habillé, Jean-Christophe, notre compagnon de voyage, ne tient plus en place, le feu sacré est trop fort pour lui. Faisant les cent pas dans le couloir, l'approche a déjà commencé dans sa tête. Il n'est pourtant que 5 h 30. La porte du gîte doucement refermée, nous traversons les ruelles

du village en silence. Il n'y a personne. C'est tout juste si l'on ne voit pas surgir le fantôme de quelque montreur d'ours. En fait d'ours, c'est Jean-Bernard Portet qui nous attend, car nous ne sommes pas vraiment "rendus". Il est temps de partir.

L'aube semble s'étirer à l'infini. Un jour gris pèse sur la forêt domaniale de Gar-Cagire. À peine avons-nous fermé les portières de la voiture que la pluie d'abord fine se met à tomber puis se densifie. Nous avançons comme des automates ; maintenant l'averse nous aveugle. Une pluie de montagne n'a rien à voir avec une averse de plaine : elle est effroyable, obscurcit tout, pas un vêtement ne lui résiste. Elle décourage les meilleures volontés et les corps les plus endurcis.

Premières sorties et premiers jumelages avec Cédric Cabal. L'aube semble s'étirer à l'infini. Un jour gris pèse sur la forêt domaniale de Gar-Cagire. Dans la brume épaisse, nous avançons comme des automates…

Nous commençons l'ascension. À l'épaule, les carabines pèsent de tout leur poids. Nos vestes, trop chaudes pour ce début d'octobre, se gorgent lentement mais sûrement d'eau. Partout, la pluie noie le paysage. Les troncs des arbres détrempés luisent comme de l'argent noirci. Le visage de Jean-Bernard, d'habitude si jovial, est tendu. Il sent, il sait déjà que la matinée sera difficile. Le temps est épouvantable, hostile. Arrêté sur le sentier, Jean-Bernard écoute. Mais à part le lent ruissellement de l'eau dans les pierriers, le silence est total. Les places de brame sont vides. La forêt est un désert, un fantôme. Nous décidons pourtant de continuer et de suivre un sentier qui monte dans les buis, dans l'espoir de tomber sur la harde. Mais, à mi-pente, nous renonçons. Un regard suffit. Nous nous épuisons dans une quête impossible. Cela ne sert à rien. Autant redescendre vers la vallée et attendre que la météo revienne à de meilleures intentions. En lisière, nous apercevons un chevreuil qui se fige comme une statue. Il ne nous a pas vus, mais cherche à identifier cette odeur et devine qu'une présence étrangère n'est pas loin. Tous les sens en alerte, le jeune



brocard essaye de prendre le vent. Puis il disparaît comme un fantôme dans les fougères. C'est le seul animal que nous verrons ce matin…

De retour à la maison d'hôte, nous nous séparons avec l'intention de nous retrouver après un affût dans la vallée, près de Cier-de-Luchon avec l'un des techniciens de la fédération qui doit nous guider. Trempés, les chaussures de marche boueuses, un peu dépités, sérieusement démoralisés, assis sur les marches glacées du perron, nous songeons aux grands chasseurs d'isards et de cerfs des Pyrénées dont nous essayons de suivre les pas, comme Jules et Jacques Peyrafitte, l'abbé Louis Pragnère ou, plus récemment, Alain Bourneton qui, dans son livre *Souvenir d'un chasseur de haute montagne* (éditions du Pas de l'oiseau, 2011), n'a rien caché des pièges et des beautés de la chasse en altitude. Ils n'avaient pas exagéré les difficultés de l'approche en altitude. Montagnards, tous ces écrivains, fascinés par les beautés des Pyrénées, sont venus naturellement à la chasse, comme une évidence, un prolongement. Mais c'est avant tout la passion de la montagne et de ses paysages qui les a animés.

Pour nous, c'est exactement l'inverse : c'est la passion de la chasse à l'approche qui nous a conduits ici à la poursuite des cerfs de Haute-Garonne, de ces géants de la vallée d'Oueil, du col de Peyresourde et de la vallée du Larboust. Et loin d'être une alliée fascinante, la montagne est pour nous presque hostile. Si Jean-Christophe s'est déjà mesuré au chamois, votre serviteur n'a, pour sa part, aucune expérience de ce mode de chasse… Et le vide me terrifie.

La sonnerie du téléphone m'arrache brutalement au sommeil. Quelle heure est-il ? Un peu perdu je m'habille à tâtons dans le demi-jour de la chambre. Cédric Cabal, technicien de la Fédération départementale des chasseurs de Haute-Garonne, nous attend déjà au café du village. La trentaine, il nous dépasse d'une bonne tête. Avec sa barbe drue et ses cheveux courts, il n'a pas l'air des plus avenants. C'est sûrement un homme que l'on écoute… Sur la banquette de son 4x4, la crosse d'une Blazer dépasse de son étui. Sa poignée de main est à son image, tout en force. Mais son sourire est désarmant. Il nous a jaugés et acceptés. Comme lui, la passion nous habite. En deux mots, la glace est brisée et nous partons à pied vers les pâtures qui s'étendent aux pieds de la forêt domaniale d'Antenac.

La pluie qui a gâché l'approche du matin a cessé. Mais le temps reste incertain. Plus nous approchons, plus nous ralentissons l'allure. La lumière ne cesse de baisser. C'est l'heure où les caïds de la forêt peuvent commencer à des-

HÄRKILA
of Scandinavia

QUAND ÉLÉGANCE
RIME AVEC PERFORMANCE…

LA VESTE EXISTE AUSSI EN VERSION COURTE

ENSEMBLE
MOUNTAIN TREK

Conçu pour celles et ceux qui apprécient la vie au grand air.
Aux nombreux détails techniques et pratiques de cet ensemble s'ajoutent le confort des matières.
Le tissu ciré est imperméable et intachable.

UNE MARQUE
CHAPUIS ARMES
FRANCE

LA LÉGENDE CONTINUE SUR

www.chapuis-armes.com

Ci-dessus, en route vers la vallée de la Pique, puis un flacon de talc, indispensable pour vérifer la direction du vent et, ci-contre, cerf et biche en alerte : le télémètre nous indiquera 345 mètres. Tout est silencieux, puis un râle puissant et assourdi semble surgir de nulle part. Le brame est soudain partout…

cendre des hauteurs. En file indienne, nous jumelons à tour de rôle. Le paysage est plutôt étrange. À droite, court une voie ferrée que coupe ensuite un chemin goudronné. De part et d'autre, la route est encaissée par une forêt qui monte très vite en altitude. Puis, la végétation disparaît, remplacée par de hautes pelouses qui ressemblent à des golfs. D'ici, elles paraissent facilement accessibles. Cédric sourit, car il sait ce qui nous attend. D'un geste il nous indique un sentier qui part en sous-bois. Après environ deux cents mètres sous le couvert des branches, nous débouchons en plein découvert. À plat ventre, nous observons les alentours pendant de longues minutes. Tout est silencieux. Puis un râle puissant et assourdi à la fois, semble surgir de nulle part. Le brame est soudain partout. Les cerfs se répondent et se défient…

Il est bien difficile de rester insensible à ces raires venus du fond des âges. Voilà le moment que nous attendions. *« Ils sont encore très haut,* chuchote Cédric. *Mais tout peut aller très vite. Il faut se tenir prêt. On va encore avancer jusqu'à ce bosquet et se mettre à l'affût. »* Courbés en deux, nous longeons les haies en s'arrêtant tous les dix mètres pour écouter. Au moins trois cerfs se défient quelque part au-dessus des arbres. Chacun se borne pour l'instant à marquer sa présence. Le brame est court et bref, puis prend de l'ampleur. Un cerf sans doute qui prédomine. Devant nous, des pierres roulent et leur chute crépite comme de la grêle. Cédric s'est figé, les yeux rivés dans les jumelles, il essaye de repérer l'animal qui descend. Je suis agenouillé à quelques mètres de lui. Ma canne de pirsch est posée contre le tronc d'un châtaigner. Étrangement je me sens détendu. La lumière ne cesse de baisser. De la brume flotte en longues lignes troubles au-dessus du sol, le froid s'installe brutalement. Cédric n'a toujours pas bougé d'un pouce.

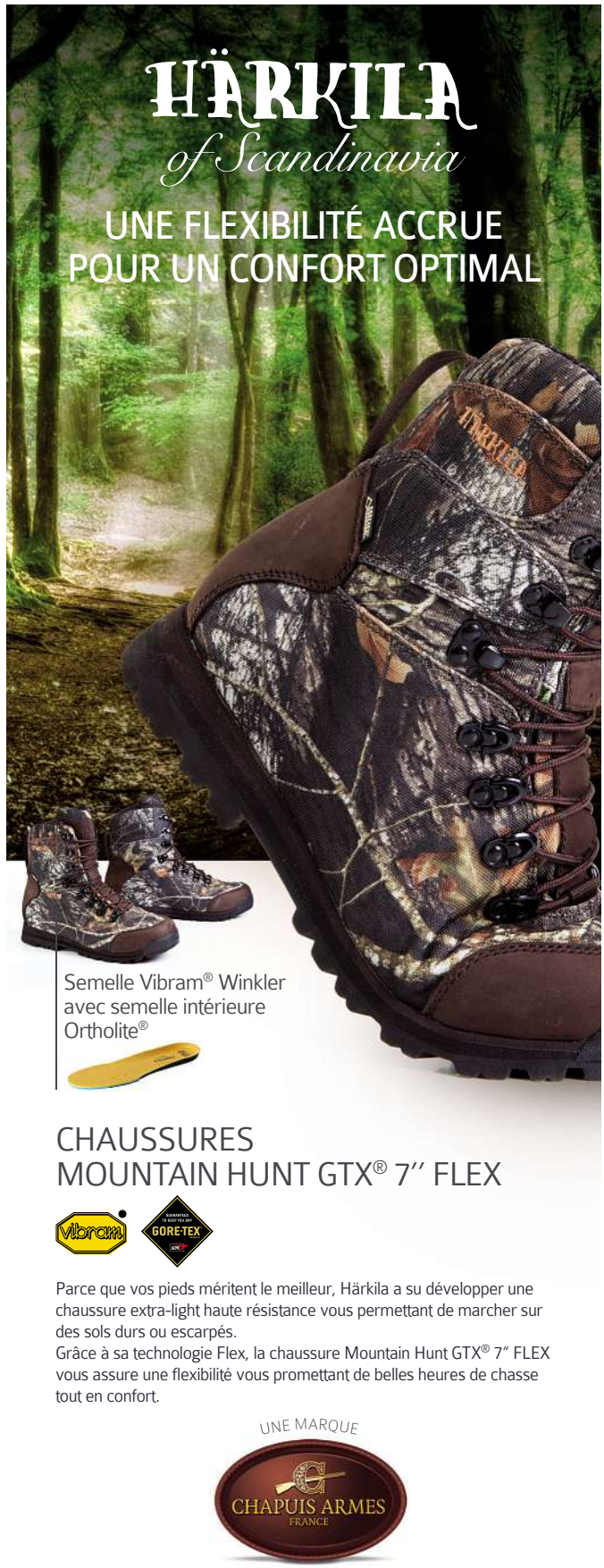
Le brame est maintenant loin, les cerfs n'ont pas daigné descendre. *« C'est terminé pour ce soir,* lance le guide en se levant. *C'est inutile d'attendre plus longtemps. »* Sur le chemin du retour, son téléphone vibre. Un autre chasseur, venu de Lorraine, a eu la chance d'avoir pu tirer un animal, à l'affût de l'autre côté de Cier-de-Luchon en bordure d'un ver-

ger de pommiers. Mais le cerf, qui a visiblement pris la balle, n'a pas été retrouvé. Il faudra faire une recherche au sang demain matin. En attendant, Cédric nous invite chez lui pour dîner. Au menu, saucisses de couenne et pieds de cochon. De quoi oublier cette journée de chasse difficile. Demain matin, nous partirons pour deux jours en montagne.

La nuit sera agitée, la tête embrumée par des images de cerf qui se dérobent. Bonne nouvelle pourtant, le cerf tiré hier a été retrouvé mort à seulement une vingtaine de mètres de l'anschuss. Dans le 4x4 de Cédric qui nous emmène vers la cabane du Courau-Vieil à près de 1 700 mètres d'altitude, dans la vallée de la Pique, en plein cœur du massif d'Antenac, à la frontière entre la Haute-Garonne et les Hautes-Pyrénées, nous regardons en silence le paysage splendide qui défile. On se croirait en Écosse, avec ces pentes abruptes, dénudées, baignées par une lumière des premiers matins du monde. Après une heure de route, nous suivons maintenant une piste qui traverse deux versants à pic. La forêt a disparu. Le long des estives, de maigres bois de sorbiers et de bouleaux s'étirent. Dans les pierriers, les bruyères brillent comme de pâles améthystes. *« Nous ne pouvons pas aller plus loin en voiture,* explique Cédric en ouvrant les portières, *il faut marcher avec le matériel jusqu'au refuge. »*

À peine arrivés, chargés comme des mules, nous repartons. À quelques centaines de mètres de la cabane, un couple d'isards se dérobe à contre-pente. Sous leurs sabots, les pierres qui dégringolent tintent comme du verre brisé. À cette altitude, les sons se répercutent entre les vallées avec une surprenante netteté. Heureusement, nous sommes à bon vent. Cédric marche vite, notre souffle se fait court. Soudain, il s'arrête. Nous nous mettons à plat ventre pour écouter ce qui se passe en contrebas. Je ne me sens pas très bien. J'ai la tête qui tourne. Pour avancer vers le vide, je dois me faire violence. Le vertige…

À environ 400 mètres, les cerfs se partagent un minuscule territoire d'une estive à pic. Plus bas, un daguet évite de se mêler de ce qui ne le regarde pas. On sent que la



CHAUSSURES
MOUNTAIN HUNT GTX® 7'' FLEX

Parce que vos pieds méritent le meilleur, Härkila a su développer une chaussure extra-light haute résistance vous permettant de marcher sur des sols durs ou escarpés.
Grâce à sa technologie Flex, la chaussure Mountain Hunt GTX® 7″ FLEX vous assure une flexibilité vous promettant de belles heures de chasse tout en confort.

UNE MARQUE
CHAPUIS ARMES
FRANCE

la légende continue sur **chapuis-armes.com**

Vues du théâtre de nos approches autour de la cabane du Courau-Vieil à 1 700 mètres d'altitude dans le massif d'Antenac entre Haute-Garonne et Hautes-Pyrénées. On se croirait en Écosse, avec ces pentes abruptes, dénudées, baignées par une lumière des premiers matins du monde…

scène peut basculer à tout instant. La tension est extrême. Sous le regard des biches qui jouent les indifférentes, les mâles font les matamores, le regard fou et le cou tendu à se briser. Majestueux et puissants. Ils s'immobilisent à quelques mètres les uns des autres puis reprennent leur course lente, bramant à pleins poumons.

Dans nos jumelles, la scène a quelque chose d'irréelle et de rageant. Impossible d'avancer sans se faire repérer. Le temps est clair. Il n'y a pas un souffle de vent ni le plus infime panache de brouillard. Dans l'air sec et vif, le moindre son tinte comme du cristal. Si les cerfs sont occupés, les biches, elles, sont aux aguets et veillent comme des sentinelles. Si nous quittons la mince haie de bouleaux qui nous dissimule, l'alerte sera donnée et tout sera à recommencer. Dans ces conditions l'approche est impossible. Je tente de mettre l'un des cerfs dans ma lunette. Jean-Christophe mesure la distance au télémètre : 345 mètres. Bien calé dans les rochers, je pourrais tenter. Trop loin, trop incertain, pas digne d'un chasseur. À regret, nous retournons sur nos pas.

Sur le chemin de la cabane, le temps change brusquement. Une fine pluie commence à tomber. Juste au-dessus de nous, deux biches nous observent. Nous nous arrêtons. En un clin d'œil, elles ont disparu. Nous reprenons la marche. En bas, en lisière d'un petit bois de hêtres, un daguet semble perdu. Encore quelques pas sur l'étroit sentier et les cerfs sont partout. Une harde d'une dizaine de biches et de trois daguets avance doucement vers nous. Nous nous dissimulons du mieux que nous pouvons, en essayant de regarder dans nos jumelles. Attiré par les biches, un grand cerf peut apparaître à tout instant. Un long affût commence. Le froid s'installe en montagne, il est brutal. Puis la lumière baisse. Déjà une heure d'attente. Encore quelques minutes et il sera trop tard.

Pour ne pas déranger les animaux, Cédric décide de faire demi-tour et de suivre un chemin escarpé qui surplombe la vallée. Jean-Christophe me regarde. Cédric aussi. Ils savent que l'idée de monter plus haut, au flanc du vide, ne m'enchante guère et c'est un euphémisme… J'essaye de faire bonne figure ; le long de la paroi, je griffe la crosse de ma vieille

Ultimes approches sur un cerf couché. Nous avançons encore un peu. Il nous tourne le dos et ne nous a pas vus. Encore un mètre. Fascinés, nous ne le quittons pas des yeux. Il porte cinq à droite et six à gauche. Ci-contre, une harde. Sous le regard des biches qui jouent les indifférentes, les mâles font les matamores, le regard fou…

carabine anglaise. J'évite de penser au sol qui se dérobe sous mes pieds. Plus qu'une centaine de mètres et nous aurons rejoint le sentier vers la cabane du Courau-Vieil.

Nous avons déplié les sacs de couchages. Cédric a fait du feu. Sur la table, les bouteilles de vin chambrent doucement autour d'un appétissant assortiment de charcuterie. À l'intérieur du refuge, l'odeur de la fumée imprègne tout. Le plafond de bois est entièrement noirci. La seule lumière provient de quelques bougies et des flammes qui dansent dans la cheminée. Personne n'a plus aucune idée de l'heure. Pour la nuit, c'est un autre monde qui nous a happés, car la montagne a cette force de nous ramener à l'essentiel. Là-haut, rien ne passe, ni la modernité, ni les portables. Nous buvons à la santé des cerfs. La croûte du pain de campagne craque. Du couteau, on tranche d'épais morceaux de jambon et des tranches de saucisses. Cédric nous raconte ses marches en montagne pour observer les ours et faire les comptages de cerfs et d'isards, qui ont été réintroduits dans le massif. Jeunes papas tous les deux, nous évoquons notre progéniture. Jean-Christophe dont le fils est déjà grand, bâille… Encore un verre à la santé de la montagne et aux grands montagnards et nous nous endormons à la lueur des braises qui meurent lentement.

C'est notre dernière matinée de chasse. C'est aujourd'hui ou jamais. La vallée de la Pique est rouge. Le ciel est illuminé par le soleil qui se lève. Nous marchons déjà depuis une heure. À part quelques isards qui détalent au loin, la montagne est désespérément vide. Aucun cerf ne brame. Sur le chemin tracé par les brebis, de nombreuses empreintes témoignent pourtant du passage très ré-

Le cerf vient de se lever et nous fait face, puis il se détourne et commence à prendre de la vitesse. Face au vide, il s'arrête. Je m'obstine à mettre les pieds à bonne hauteur. Une seconde de trop, le cerf a disparu…

cent de plusieurs animaux. Nous jumelons aussi loin que nous le pouvons. Puis nous reprenons la marche. À quelques mètres à peine d'une large estive, nous apercevons une forme toute proche. Tout le monde s'immobilise : Cédric a repéré un grand cerf couché. Il faut le tenter. Nous avançons encore un peu. Il me tourne le dos et ne m'a pas vu. Pour le tirer dans de bonnes conditions, je dois diriger le canon de ma carabine vers le bas. Encore un mètre et je serai bien calé. Mais le cerf vient de se lever et nous fait face. Puis il se détourne et commence à prendre de la vitesse. Face au vide, il s'arrête comme s'il posait pour un tableau. Si j'avance, il va disparaître. Si je ne lève pas la carabine, je n'aurai pas d'autres chances.

Fascinés, nous ne le quittons pas des yeux. On peut compter ses andouillers. Il porte cinq à droite et six à gauche. Ses bois se détachent dans le ciel avec une incroyable netteté, une vraie gravure. Avec une extrême lenteur, replié sur moi-même sur le sentier, j'essaye vainement de déplier ma canne de pirsch pour assurer mon tir. Je perds de longues secondes.

Au lieu d'abandonner et de chercher un appui sur les rochers alentour, je m'obstine à vouloir mettre les pieds à bonne hauteur.

Le temps est suspendu. L'animal est là, en ombre chinoise, dans la lumière du matin. C'est magnifique. Cédric ne sait plus quoi faire, ni surtout que dire, hésitant entre stupéfaction et colère à peine rentrée. Il sait que je prends des risques insensés. Pourtant plus qu'un instant et je l'aurai dans ma lunette, en plein travers. Un tir parfait. Ça y est, je suis prêt. Mais le cerf n'est plus là. À sa place, une branche d'épicéa se balance doucement. Puis s'immobilise. Je ne sais pas quoi dire. Je dois avoir l'air ridicule. Un instant espéré depuis des mois s'est envolé. Tout avait été répété et imaginé : les mouvements lents de la marche, la forme d'un grand cerf qui apparaît dans les jumelles, la progression sur les coudes jusqu'au sac à dos posé sur le sol et le claquement assourdi de la culasse ramenée en arrière, puis repoussée.

Cette impression profonde de vivre pleinement à l'instant et d'appartenir à cette quête étrange et violente qu'est la chasse… Dans les yeux de Cédric, je vois un mélange de pitié amusée et de compassion. Un amateur, songe-t-il sans doute. Il a raison. Ces montagnes de Haute-Garonne ne pardonnent pas grand-chose. Cette aventure nous rappelle qu'il n'y a jamais de victimes numérotées d'avance, que la facilité est un mot banni. La montagne donne bien plus qu'une leçon de chasse, elle livre une leçon de vie. ◆

*Nous remercions **Jean-Bernard Portet**, président de la Fédération départementale des chasseurs de Haute-Garonne, sans lequel ce reportage n'aurait pu avoir lieu.*